

[...]

Quand je repense à ma jeunesse, je me dis qu'on n'est pas loin de tourner voyous avant l'âge de la moustache. Les vacances, pour nous, ce n'est ni les cahiers de devoirs ni les parties de cartes avec les grands-parents. C'est la forêt, la fumée, les combines idiotes et cette sensation délicieuse d'être immortels.

Derrière le quartier, s'étend une grande plaine qui mène à la forêt voisine. En fin d'été, l'herbe sèche transforme le terrain en décor de Far West. Nous, la bande de copains, on se partage le territoire comme des Sioux de pacotille.

On invente un jeu parfaitement absurde : deux équipes. Les uns mettent le feu à des gerbes d'herbe sèche, avec des torches bricolées ; les autres doivent éteindre l'incendie le plus vite possible à coups de balais improvisés. Évidemment, les « incendiaires » rallument ailleurs pour compliquer la tâche. Ça court dans tous les sens, ça crie, ça jure et, dès que les flammes deviennent trop sérieuses, quelqu'un hurle : « Stop ! » Alors, tout le monde se transforme en pompier. Une merveille d'inconscience juvénile.

Un midi, je décide de protéger notre maison en créant un coupe-feu derrière la haie du jardin. Dans ma tête, je suis un stratège des grands espaces. Dans la réalité, je reste un gamin avec des allumettes. Je procède prudemment... jusqu'à ce qu'un coup de vent projette des escarbilles dans un roncier. Le roncier s'embrase d'un coup, puis le feu file vers la clôture du voisin. Les flammes montent à plusieurs mètres. Cette fois, les vrais pompiers débarquent. Moi, je suis pétrifié, le ventre noué comme un vieux cordage.

Au soir, le policier de quartier vient à la maison. Je m'attends à finir au bain en tant que pyromane de banlieue. Mon père me passe un savon monumental, mais il voit bien que la trouille m'a déjà servi de punition. Il a raison : je ne recommence pas ce genre de bêtise. Enfin... pas tout à fait.

Notre bande se calme pendant quelques semaines, puis repart de plus belle. À l'extrémité du village, avant la forêt domaniale, se trouve une propriété privée. Il y a là un château habité, dit-on, par une mystérieuse comtesse que personne n'a jamais vue. Le domaine n'est pas clôturé, ce qui, pour nous, équivaut à une invitation officielle.

On y vole des pommes dans le verger, quitte à avoir la colique ensuite. On explore un cimetière de chiens. Et, à force de s'endurcir, on s'approche du manoir. Un jour, on tombe sur un vieux garde au chapeau élimé, armé d'un long fusil et accompagné d'un berger allemand fatigué. Le bonhomme nous engueule copieusement. On détale.

Après ça, on se fait plus discrets... jusqu'à ce qu'une rumeur circule : la comtesse est partie, et le vieux garde aussi. Alors, notre imagination dérailie complètement. Les plus intrépides pénètrent dans le château. Incroyablement, les portes ne sont même pas fermées.

Pendant des mois, les grandes salles du manoir deviennent notre terrain de jeu. On organise des chasses à l'homme. On enferme les plus froussards dans des armoires jusqu'à ce qu'ils hurlent. Sur le toit-terrasse, on découvre des barres de paratonnerre qu'on sectionne en quelques coups. Elles deviennent des javelots maison. Le vandalisme grimpe en puissance pendant que le respect des lieux disparaît corps et biens.

Le pire, c'est qu'on trouve ça génial. On lance nos barres depuis la terrasse vers les copains restés au sol, censés jouer les assaillants. Avec le recul, j'ai des frissons : un seul mauvais lancer, et l'un de nous pouvait y rester.

Dans la cage d'escalier, une verrière pyramidale surplombe le vide. Un jour, on aperçoit le squelette d'un oiseau coincé dans le grillage qui la protège. Mon frère, passionné de sciences naturelles, veut récupérer la dépouille. Il avance prudemment... puis une barre cède sous ses pieds. Il chute. La verrière le retient par miracle, sans se briser, et il parvient à remonter. Nous restons blêmes, soudain conscients que notre terrain de jeu peut tuer.

La fin de nos exploits intervient, un après-midi, alors que nous sommes encore en train de détruire des lambris et des cheminées en marbre. Une voiture de police déboule dans l'allée : une vieille "coccinelle" noire. On s'enfuit à toutes jambes.

Les policiers passent ensuite dans les maisons du quartier pour raconter à nos parents ce que leurs rejetons fabriquent dans le château. Le message est clair : les petits vandales doivent rentrer dans le rang. Pour un temps, au moins, on obéit. Mais cela ne dure pas...

[...]